Le risque et l'aventure

Contributions de David Le Breton à une sociologie du sport ?

Antoine MARSAC

ACP (EA 3350) et Labex Futurs urbains, Université Gustave Eiffel

DOI : https ://doi.org/10.17184/eac.8583

Résumé : La notion d'aventure dans son acception la plus large est très présente dans l'œuvre de David Le Breton. Le goût pour l'aventure peut s'affirmer dès le plus jeune âge comme il est présent lors des épreuves de l'adolescence et à l'âge adulte. Ses travaux abordent l'aventure au prisme de discours portant notamment sur la place du corps dans les sociétés, au sein de sports dits « à risque ». Ces phénomènes sont étudiés ici au travers des identités. Mais, pour lui, l'aventure, au sens développé dans conduites à risque (2002), se lit surtout comme une entreprise déroutinisante qui rompt avec les contraintes quotidiennes. Si le sport à risque a fait l'objet d'études anthropologiques plaçant le corps en révélateur des identités (Weathon, 2017), nombre d'entre elles s'inspirent des travaux pionniers de David Le Breton (Raveneau, 2006, Soulé, 2007). La contribution de David Le Breton à une sociologie qui « donne toute sa place à l'acteur » se pense selon les principes de l'interactionnisme inspirés de l'école de Chicago. Cette communication vise à engager la discussion en s'appuyant sur ses analyses sur le risque et l'aventure à l'aune de cet apport à la sociologie du sport. Contre une dénomination « sports extrême » qui en ferait une catégorie employée dans le sens commun, j'opère un retour sur ses productions. Dans ses travaux, celui-ci est amené à penser la marche en termes d'être au monde et de recherche de sens : « [C]e qui importe dans la marche, ce n'est pas son point d'arrivée mais ce qui se joue en elle à tout instant, les sensations, les rencontres, l'intériorité, la disponibilité, le plaisir de flâner… exister tout simplement, et le sentir. » (Le Breton, 2012). Pour lui, marcher est autant un dépaysement qu'un voyage intérieur. Dans ce contexte, l'anthropologue questionne le rapport à soi et le rapport aux autres. Son intention n'est pas d'élaborer un système explicatif mais de comprendre ce que cela produit pour l'individu. Dans la mesure où l'aventure recouvre une dimension éducative, j'interroge l'apport de analyses de David Le Breton à l'étude sociologique des sports en particulier, ceux pratiqués dans une nature « sauvage ». Après un exposé de leurs principaux usages, j'en discute la portée heuristique et en pointe les limites dans une dimension anthropologique, replaçant l'aventure dans un continuum de quête identitaire.

Mots-clés : Aventure ; risque ; sociologie du sport

La notion d'aventure, dans son acception la plus large, est très présente dans l'œuvre de David Le Breton. Le risque et le corps des jeunes constituent des thèmes s'y rapportant. Le goût pour l'aventure peut s'affirmer dès le plus jeune âge comme il est présent lors des épreuves de l'adolescence et à l'âge adulte. David Le Breton en spécialiste de l'étude des évolutions corporelles y consacre des ouvrages. Il a aussi abordé le sport durant plusieurs décennies. Ses travaux appréhendent l'aventure au

prisme des discours portant notamment sur la place du corps dans les sociétés, la passion d'individus pour les sports dits « à risque ». Ces phénomènes sont étudiés ici au travers des identités sociales en interrogeant l'être au monde des individus. L'anthropologue puise ses matériaux dans les récits d'expériences et la quête de sens associée.

Pour lui, l'aventure se comprend au regard de l'engagement individuel dans l'inconnu. Cette démarche développée notamment dans l'ouvrage *Conduites à risque* (2002), se lit surtout comme une entreprise déroutinisante qui rompt avec les contraintes quotidiennes. En cela, David Le Breton s'inspire de l'œuvre de Roger Caillois à propos des jeux de vertige (2007) consistant à porter temporairement à la conscience un état de déstabilisation des repères familiers. Si le sport à risque a fait l'objet d'études anthropologiques plaçant le corps en révélateur des identités, nombre d'entre elles s'inspirent des travaux de David Le Breton (Raveneau, 2006 ; Marsac, 2006 ; Soulé, 2007). Mais en quoi les concepts employés par une sociologie du risque constituent-ils des apports à la sociologie du sport ? Quelle est sa contribution à la construction de concepts pour étudier le sport dans le contexte de l'aventure ?

Le risque et l'aventure sont des notions polysémiques, car pour David Le Breton, la variabilité socio-historique du risque est définie comme une notion socialement construite, éminemment différente d'un lieu et d'un temps à l'autre (Le Breton, 2016, p. 4). L'aventure peut aussi bien être définie par une démarche reposant sur la recherche de l'inconnu, qu'un éloignement du quotidien (Venayre, 2001). La découverte d'un lieu nouveau est constitutive de nombreuses pratiques dans lesquelles domine la découverte d'un milieu incertain et ses dangers. Au mitan des années 2000, je m'entretiens avec David Le Breton à propos de ces activités sportives dites « à risque » par les pratiquants eux-mêmes. Il déclare qu'il ne se sent pas légitime pour se spécialiser dans ce domaine. Toutefois, la richesse de cette rencontre m'a profondément marqué. J'y repense d'ailleurs encore plusieurs années après et je réfléchis dans cette communication à sa place au sein de la sociologie du sport. David Le Breton reste humble à ce propos. Il a pourtant produit des travaux pionniers sur le risque et l'aventure dans les sociétés contemporaines. En échangeant avec lui, j'ai interrogé la place de ces notions dans son œuvre. L'aventure est prise dans le sens premier de mythe né au sein des sociétés occidentales, c'est-à-dire dans l'évolution *via* le jeu avec les normes ordinaires du quotidien (Jankélévitch, 1964).

La contribution de David Le Breton à une sociologie qui « donne toute sa place à l'acteur »[1] se pense selon les principes de l'interactionnisme inspirés de l'école de Chicago. Ce chapitre vise à engager la discussion en s'appuyant sur ses analyses sur le risque et l'aventure à l'aune de cet apport potentiel à la sociologie du sport. Il s'agit de s'intéresser aux acteurs prêts à risquer leur vie et mis en scène dans les aventures périlleuses engageant leur intégrité physique et dans lesquels le danger peut surgir à n'importe quel moment.

Après un exposé de leurs principaux usages, j'en discute la portée heuristique et en pointe les limites. Il s'agit de s'appuyer sur un corpus de publications comprenant des

[1]Extrait de la dédicace de l'ouvrage de David Le Breton à mon exemplaire de *L'interactionnisme symbolique* (2004).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

articles scientifiques, une préface, une recension et des chapitres de livre traitant des thématiques du risque et de l'aventure. Dans les *Revue des sciences sociales*, *Agora Débat/ jeunesse* et *Autrement, Esporte e Sociedaad* et *Quaderni,* ses contributions constituent des supports de publications, des apports majeurs dans lesquelles Le Breton livre ses dernières analyses. Il est amené à se recentrer sur l'expérience intime, à s'ouvrir à la singularité des existences puis à affiner son regard porté sur les âges de la vie pour ensuite exposer les interprétations dans une dimension anthropologique. Ce va-et-vient entre lectures et retours d'expérience des acteurs constitue le substrat de ses travaux étudiés au fil de l'œuvre.

1 Posture intellectuelle et place du sport dans son œuvre

Pratiquer l'aventure, réaliser une performance, éprouver une sensation d'être le premier à accomplir tel ou tel exploit forment les démarches abordées sur le sport dans son œuvre. David Le Breton s'inspire principalement des sociologies interactionnistes (Goffman, Becker…) et actionnalistes. L'anthropologie de Georges Balandier est convoquée, mais pour une mise en contexte des dynamiques socio-culturelles dans lesquelles s'insèrent les individus interrogés. Il puise aussi ses arguments dans la pensée de philosophes (Bataille…), de psychologue (Mead…) et d'écrivains (Conrad, Rilke…). Il aime également évoluer hors du champ académique en écoutant les individus relater leurs expériences sociales et en lisant énormément et en écrivant.

De plus, David Le Breton se nourrit des apports de l'ethnologie, avec Jean Duvignaud dont il suit les enseignements à Tours et de ceux de l'analyse institutionnelle développée par Georges Lapassade. Il s'intéresse au risque après avoir travaillé auprès de patients, se penche sur la santé en soutenant une thèse de sociologie sur le corps en 1987. Il se présente alors comme anthropologue en ce qu'il promeut une posture appréhendant l'origine des phénomènes étudiés.

Mais paradoxalement, le poids institutionnel de cette discipline laisse place à la posture sociologique, car celui-ci privilégie le langage sur l'enquête par observation. David Le Breton ne mène pas à proprement parler des enquêtes ethnographiques, mais conduit des entretiens et récits de vie. En cela, celui-ci se nourrit davantage des apports des outils des interactionnistes pour étudier le sport. Ce loisir occupe une place importante dans sa formation de jeunesse : « La course à pied est l'une des plus grandes passions de mon enfance » (Lévy, 2004). Il la retrouvera en étant maître de conférences en sciences et techniques des activités physiques et sportives à Strasbourg puis à Nanterre avant de devenir Professeur de sociologie, de nouveau à Strasbourg.

Mais quels sont les usages du sport dans la partie de son œuvre consacrée au risque et à l'aventure ? Quels liens se tissent et comment évoluent-ils, entre ces différents lieux d'exercice ? Le sociologue revient dans une interview consacrée à son parcours sur son ancrage à Strasbourg. Puis, il y effectue un retour : « C'est une belle aventure pour quelqu'un qui a grandi dans une petite ville ouvrière comme Le Mans » (Lévy, 2004, p. 34). Pour lui, quitter sa ville natale s'apparente à une « aventure » dans le sens où il part vivre dans l'inconnu. Il expérimente, en quelque sorte, ce qui le structurera plusieurs années après lorsqu'il étudiera les conduites adolescentes. Ce terme a donc

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

un sens variable selon le vécu des individus. Cela répond à la définition du risque (Caillois, 1958) en la renouvelant par l'analyse des défis menés.

Au fil, de son raisonnement, David Le Breton forge un appareil conceptuel autour de l'ordalie (Le Breton, 1991), notion employée à l'origine, pour désigner une épreuve réputée dépendre de dieu et qui établit la culpabilité ou l'innocence d'un accusé. Par extension, la prise de risque est mise en scène dans des aventures périlleuses. La dimension ordalique se dit d'une conduite comportant une prise de risque mortel, par laquelle le sujet généralement adolescent tente de se poser en maître de son destin (dictionnaire Larousse, 2004). Pour lui, l'ordalie est « une forme de jeu délibéré avec la mort » (Le Breton, 2002, p. 179). Cette notion constitue la « pierre angulaire » sur laquelle David Le Breton bâtit ses analyses. Celui-ci emploie ce terme au pluriel pour distinguer les ordalies anciennes des modalités contemporaines. En rompant avec l'acception médiévale, l'anthropologue s'intéresse aux situations liminaires qui « se transforment en sollicitations intimes » (Le Breton, 2002, p. 179). Il conçoit les prises de risque comme un ensemble de conduites individuelles ou collectives en procédant à une intériorisation du rapport au danger. Il en analyse les facteurs à l'origine des décisions prises face aux dangers.

Mais la notion d'ordalie ne renvoie-t-elle pas plus largement à une quête d'identité pour autrui ? Sa réflexion trouve des prolongements dans les activités juvéniles en général. Si David Le Breton pratique le sport durant sa jeunesse, il n'en fait pas pour autant l'entrée principale de ses travaux. Il se concentre sur l'aventure et le risque comme phénomènes sociaux, avec pour objectif d'en saisir les fondements, replaçant l'aventure dans un continuum de quête identitaire.

2 Une appréhension sociale de l'aventure et du risque

L'aventure apparaît, à plus d'un titre, comme la promesse de vivre quelque chose de nouveau, d'éprouver des sensations intenses. L'aventure renvoie, dans sa définition, à cette capacité à agir en ce sens qu'elle exprime un désir de faire et d'explorer le monde. Étymologiquement, le terme aventure provient du latin « *aventura* » qui signifie « ce qui advient ». Dans l'occident chrétien, la démarche s'origine dans l'expression « avent » dans la perspective des fêtes de noël. En considérant le vocable dans sa réception la plus large, il s'agit d'une activité qui peut comporter des risques (Le Breton, 2011) ou qui dénote d'un acte de bravoure. En cela, David Le Breton s'intéresse aux discours significatifs témoignant d'une évolution des prises des risques.

Aventure et risque sont liés dans son œuvre, car il a lu de nombreux récits d'explorateurs et d'aventuriers. Les sources mobilisées proviennent essentiellement de ces récits souvent autobiographiques ; ce qui peut paraître contestable dans la mesure où il ne s'agit pas de données originales, mais d'une compilation de lectures. En analysant un corpus d'ouvrages qu'il a lu, je m'aperçois qu'il produit ici une sorte de synthèse de ces récits qu'il a lu et commenté. En effet, selon les préceptes de l'approche anthropologique, le chercheur s'engage dans une enquête de terrain dite de « première main ». Cela rend l'appréhension de l'aventure intuitive et donc subjective.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Pour cette dernière raison, toute démarche aventureuse est souvent associée à un imaginaire prométhéen. Mais cette assertion mérite d'être réexaminée d'un point de vue sociologique, car le sens de l'aventure a évolué au cours de la période contemporaine. De ce fait, il s'agit de déconstruire les représentations premières pour en comprendre les fondements. Par sports d'aventure, on peut entendre la conjonction de plusieurs phénomènes : le désir de voyager et de pratiquer l'activité sportive dans laquelle domine l'engagement voire le spectacle. David Le Breton étudie les sports d'aventure pour éclairer les enjeux de société. Les prises de risques correspondent à des conduites individuelles ou effectuées en groupe. Les sports d'aventure (canyoning, trekking, rafting…) entrent dans ce que David Le Breton nomme une « *Passion du risque* » en ce qu'il les considèrent comme des activités dans lesquelles l'individu teste l'« importance de la vie ». Pour lui, « elles vont de pair avec une société où exister est porté à son incandescence, car la bouffée de sens qui envahit d'un trait l'individu lui procure la puissance intérieure, un sentiment d'élargissement de soi qui confine à l'extase » (Le Breton, 2002, p. 180). Dans la mesure où l'aventure recouvre une dimension introspective et décuple les potentialités de l'individu, j'interroge l'apport des analyses de David Le Breton à l'étude sociologique des sports en particulier, ceux pratiqués dans une nature pensée comme « sauvage ». Pour lui, il s'agit d'une « volonté de corps à corps avec la nature où les seules ressources personnelles sont en jeu » (Le Breton, 1996, 41). Cette appréhension est présente dans le corpus étudié sous la forme d'analyses qui renvoient à des usages telles que la navigation à voile, à travers les tours du monde, la plongée dans les océans, la traversée de déserts à pied…

Ses travaux sur l'escalade ou la marche comme forme de thérapie demeurent assez peu connus des sociologues du sport. Or pour lui, l'aventure n'échappe pas à une infinie pluralité d'usages (Le Breton, 2016, p. 4), et constitue, dès lors, un sujet d'étude privilégié qui éclaire les dynamiques, les rapports sociaux au sein des groupes. Car ses adeptes de sports à risques cherchent à redevenir « acteurs de leur propre vie » (certains pratiquent aussi l'escalade ou le base-jump), parce qu'ils « souffrent de n'employer leur capacité que sur un registre professionnel restreint. » (Le Breton, 2002, p. 128-129). Les *edgeworkers* (Lyng, 1990) sont des adeptes de sports à risques qui pratiquent l'aventure dans un réinvestissement de qualités individuelles. Ils trouvent certainement dans ce type de pratique sportive, le moyen d'en réinvestir une partie de leurs capacités peu exploitées dans leurs études ou/et les évolutions de leur travail.

L'alpinisme ou le kayak, comme la plupart des sports de nature, constituent pour lui, un terrain propice à l'étude de « la quête d'aventure ». Pour ceux qui souhaitent gravir des sommets ou descendre une rivière après de fortes pluies, la dimension risquée de la pratique s'impose comme une condition *sine qua non* à la technique. Dans une perspective plus généraliste, David Le Breton aborde la question de la pratique sous l'angle du risque pouvant survenir lors de l'engagement. Au cours d'un chapitre consacré, selon ses termes, aux « sports dangereux », celui-ci explore les appropriations sociales de risques induits par les « jeux de vivre et les jeux de mort » (2002).

Dans d'autres pratiques, comme l'escalade en terrain d'aventure où le grimpeur installe lui-même ses protections, le risque est présent, mais sous d'autres formes. Un constat général concernant les sports de nature pourrait être celui que la recherche de

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

la progression et l'élévation du niveau engendrent une « stéréotypisation » des gestes, que les environnements aseptisés tendent à vider de leur importance. Le risque attaché à l'activité implique le concours de pratiquants chevronnés qui ont tous une expérience et une connaissance d'un milieu. Les marques des adolescents sont également révélatrices de l'adhésion à l'imaginaire aventureux. Elles accentuent l'identification à l'univers du sport. Pour lui, il s'agit d'un « narcissisme de la minuscule différence érigé en prothèse d'identité » (Le Breton, 2008, p. 71). Dans une démarche individualisante, l'aventure devient une mise en scène de soi qui tend à devenir narcissique. La croyance selon laquelle le sport serait accessible à tous y est nuancée.

L'imaginaire des sports dits « extrêmes » tend à naturaliser l'exploit à travers le prisme médiatique. En effet, les spécialistes du marketing du sport se font connaître aujourd'hui par ce biais. Plusieurs sujets font l'objet d'un traitement minutieux dans ses ouvrages : le dépassement des limites qui, selon l'auteur, revient à « jouer avec la vie et la mort » et s'adonner à une passion ; la connaissance de soi-même par le défi physique ; l'exploit…Le sport à l'école est vécu comme routinier, tandis qu'au contraire la fréquentation des espaces de la rue dans des « spots » pour le skateboard forment des situations variées. L'initiation au surf permet de rejouer la « saveur de son existence » (Le Breton, 2016). En étudiant certaines conduites des adolescents s'adonnant au skate, il remarque que ces derniers cherchent à « se heurter au monde ». A travers ces exemples, il s'agit de comprendre pourquoi ces jeunes recherchent un « surcroît de sens » dans une société trop policée. Sur ce point, David Le Breton se nourrit de la psychologie clinique et l'anthropologie, à travers le symbolisme maussien ont profondément marqué ses interprétations, des prises de risque qu'il juge signifiantes et de l'aventure de soi.

Contre une dénomination « sports extrême » qui en ferait une catégorie employée dans le sens commun (Soulé, 2007) et éloignée de l'ordinaire du quotidien, j'opère un retour sur ses productions sur la passion de marcher, car ce sujet est l'objet de ses nombreuses contributions.

3 Marcher : une lente alternative au quotidien

La marche reste une activité largement développée dans le corpus étudié, car David Le Breton en est adepte. En effet, ce dernier y a consacré au moins trois ouvrages. Sans résumer leur contenu, il est possible d'indiquer que l'auteur affectionne cette pratique, car elle permety d'entrer en résonnance avec la nature. Ce dialogue avec les éléments nourrit son anthropologie des sens. Pour lui, marcher est autant un dépaysement qu'un voyage intérieur, car elle éloigne les pesanteurs du quotidien. Dans ce contexte, l'anthropologue questionne le rapport à soi et le rapport aux autres. Son intention n'est pas d'élaborer un système explicatif, mais de comprendre ce que cela produit pour l'individu tant d'un point de vue psychique que social. Car, pour lui, la marche est un « partage » (Lévy, 2004). Elle a donc une dimension collective à ne pas négliger. Il est donc amené à s'écarter des exploits individuels de certains aventuriers et à préférer la marche lente et contemplative au trekking qui engage davantage ce qu'il nomme « l'extrême ». En faisant l'éloge de la lenteur, il s'inspire de réflexions de Pierre Sansot (2002).

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

Les études de cette pratique s'inscrivent d'abord dans la tradition de la marche comme quête de sens à travers l'itinérance au long cours et les récits d'écrivains- voyageurs (Loti, London…). David Le Breton revient sur l'expérience procurée par la marche et la lecture de ces derniers et enfin, l'ancrage des itinéraires choisis par ces auteurs. Dans ses descriptions, la marche occupe une place centrale comme une « parenthèse » dans l'existence pour les jeunes en difficulté comme pour les initier à marcher dans leur quête d'estime de soi (Le Breton, 2016). Dans ses descriptions, ce dernier articule son propos autour de l'expérience d'intériorisation de la « saveur du monde » à travers l'incursion du marcheur dans le paysage. A partir de là, la marche dans nos sociétés occidentales est *« un mode philosophique d'être, de penser et de voyager »*. L'intertextualité du corpus montre à travers les articles des revues qu'il forge ces concepts en ayant à l'esprit que la marche est un révélateur de temporalités et des modes de vie.

En effet, marcher s'apparente à une célébration d'une vie simple dans la nature. Comme dans ses travaux consacrés aux sports d'aventure, celui-ci est amené à penser la marche en termes d'être au monde et de recherche de sens : « [C]e qui importe dans la marche, ce n'est pas son point d'arrivée, mais ce qui se joue en elle à tout instant, les sensations, les rencontres, l'intériorité, la disponibilité, le plaisir de flâner… exister tout simplement, et le sentir. » (Le Breton, 2012, page). Cela s'inscrit dans le prolongement de démarches similaires effectuées à en itinérance retraçant les lieux des écrivains, à l'instar de Stevenson qui quitte tout pour exister par lui-même à travers un trajet initiatique aux prémices de l'aventure. La marche constitue pour lui, un élément de son anthropologie des sens, car il forge pas à pas son point de rapport au monde « exister tout simplement, et le sentir. » (Le Breton, 2012 : 67). Cette activité n'est pas seulement recentrement sur soi, mais ouverture à l'Autre, loin des contraintes de la vie urbaine.

La vision romantique de la nature se retrouvent dans son rapport à l'écriture et une appétence vis-à-vis de la marche (Thoreau, 1994). La dimension littéraire s'associe à l'acte de marcher voire à la méditation : « Lire les récits de marche ou les médiations sur les chemins est toujours confrontation à soi. La lecture est une conversation silencieuse avec l'auteur autour de ses perceptions et des siennes propres, un va-et-vient entre ses propres souvenirs, la manière dont il rend compte de son propre ressenti. » (Le Breton, 2012, 67). Marcher relie certaines œuvres entre elles en les valorisant par l'aventure intérieure. Plus qu'un dialogue de soi à soi, il s'agit d'une plongée dans l'inconnu même si cela doit se faire par la découverte de lieux appartenant aux autres. Pour lui, « la banalisation des lieux touristiques détruit l'aura des destinations » écrit-il dans la revue *Quaderni.* Ce thème, déjà pointé par Amirou (2011) dans les transformations des imaginaires du tourisme, se retrouve dans son analyse des sports d'aventure qu'il qualifie parfois « d'extrême » (Le Breton, 2018).

Or, ce que le sens commun véhicule à travers « l'extrême », c'est la dimension individuelle de l'exploit (ascension, franchissement de rapides…). Pourtant, ses observations montrent que la logique des activités d'aventure repose à la fois sur une acceptation collective du risque, des décisions prises en groupe et un rapport aux initiatives personnelles. Il dévoile les opérations invisibles tandis que les images se focalisent unique-

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

ment sur « l'exploit sportif » et, par-là, les pratiques et les constructions sociales qui se conjuguent à travers tout défi médiatisé.

Cependant, je remarque que les références bibliographiques consacrées aux risques corporels des efforts prolongés (trail, raids)sont souvent datées. Peu de places aux travaux anglo-saxons récents sur ces thèmes. Dans bien des contributions sur l'aventure, la marche, le risque, les œuvres de David Le Breton pourtant renouvelés n'apparaissent, par exemple, que sous la forme d'études antérieures à l'an 2000. Pourtant, ce dernier auteur y explore plus récemment les multiples facettes de l'effort à travers son anthropologie des sens (2017).

4 Conclusion

Dans son abondante production, David Le Breton appréhende le risque et l'aventure tantôt isolément tantôt comme deux phénomènes liés entre eux. Ces mêmes phénomènes sont passés au crible d'une démarche compréhensive des conduites individuelles afin de saisir des significations sociales aux défis et aux prises de risque. En s'emparant des logiques de l'ordalie, l'anthropologue scrute l'évolution de la place du corps dans nos sociétés. Son regard anthropologique appréhende les risques dans les sports et l'aventure en considérant le sens qu'ils recouvrent pour ses (jeunes) adeptes et les groupes auxquels ils appartiennent. L'engagement dans ces activités peut être associé aux rites de passage ou encore à la « quête de sens » dans un contexte où priment les règlements et les procédures, dédouanant l'individu et parfois les institutions de leur responsabilité. Il est amené à soulever ce paradoxe en faisant preuve d'empathie et en interrogeant ses effets sur les socialisations au contact des éléments.

Pour autant, son approche sociologique du risque ne constitue pas, à proprement parler, une étude de sociologie du sport, car ce dernier ne se pose pas en spécialiste. Si sa posture intellectuelle nous apporte des repères sur le plan conceptuel, ses analyses s'appliquent peu à la compétition sportive[2] et à ses problèmes (santé, haut niveau, dopage…). Or, ces thèmes sont aujourd'hui dominants dans cette branche de la sociologie. Ses objets permettent toutefois de comprendre en profondeur les modes d'engagement dans les sports dits à « risque » en caractérisant les rapports que les individus entretiennent avec leur corps. Ils constituent également des références pour saisir les transformations d'activités comme la marche ou les sports d'aventure. Il décrit l'adoption d'un style de vie tourné vers l'aventure. David Le Breton travaille ces notions en les articulant avec des analyses interprétatives des facteurs engendrant les conduites individuelles. Il y replace la question du corps des jeunes au sein des institutions.

Dans le contexte actuel, les recours à des termes comme « extrêmes » et « jeux de mort » comportent des limites. D'abord, ce sont des notions de sens commun, car ces vocables s'avèrent incapables de rendre compte de la complexité d'un réel qui se dérobe à toute étude. Plus généralement, la thèse d'une prétendue perte de sens pour nos contemporains qui s'adonnerait à l'aventure dans une nature « sauvage »

[2] Un article d'*EP&S* (2022) revient sur sa carrière, en évoquant son passé d'athlète et le rôle du sport juvénile.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697

ne tient plus. Car, des enquêtes sociologiques[3] montrent que ces derniers recherchent également le dépaysement par le sport, que celui-ci soit physique ou moral, tout en étant à proximité de chez eux. Cette double exigence ébranle les certitudes d'antan.

Bibliographie

Amirou Rachid, « Du jeu au je. Dimensions ludiques et identitaires de l'expérience culturelle et muséale », in Franck Michel et Jean-Marie Furt (éds.), *Tourismes, patrimoines et mondialisation,* Paris, L'Harmattan, 2011, p. 39-58.

Caillois Roger, *Des jeux et des hommes*, Paris, Gallimard, 1958.

Jankélevitch Vladimir, *L'aventure, l'ennui, le sérieux*, Paris, Aubier, 1963.

Lévy Joseph, Entretiens avec David Le Breton - Déclinaisons du corps, Montréal, Liber, 2005

Lyng Stephen, Edgework : a social psychological analysis of volontary risk taking », *American Journal of sociology*, n° 95, 1990, p. 851-886.

Marsac Antoine, En kayak de haute rivière, pratiques individuelles et engagements partagés, *Ethnologie Française*, n° 36(4), 2006, pp. 603-611.

Penin Nicolas, *Sociologie du risque*, Arras, Artois Presses Université, 2012.

Raveneau Gilles, Prises de risque sportives. Représentations et constructions sociales, *Ethnologie Française*, n° 36(4), 2006, p. 581-590.

Sansot Pierre, *Les gens de peu*, Paris, PUF, 2002.

Soulé, Bastien, « Sports à risque » et « sports extrêmes » : de quoi parle-t-on ? », *Loisir et société/ Society and Leisure,* n° 29(2), 2007, p. 321-345.

Thoreau Henry, "Marcher", in Henry D. Thoreau *Désobéir*, Paris, coll. 10-18, 1994, p. 34-45.

Venayre, Sylvain, « Une histoire des représentations : l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940 » dans *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, n° 84, 2001, p. 93-112.

CORPUS

Le Breton David, Compte-rendu de l'ouvrage de Gérard Bruant. Anthropologie de l'effort. Expériences vécues et représentation du monde. L'Harmattan, coll. « sports en société », *Revue des sciences sociales*, n° 60, 2018, p. 144-145.

Le Breton, David, « Aventure, marche et accompagnement avec des jeunes en rupture sociale », *Esporte e sociedad*, 27, 2016, p. 1-19.

Le Breton, David, préface à l'ouvrage de Ludovic Falaix *Surf à contre-courant. Une odyssée scientifique*, Talence, MSHA, 2016.

Le Breton, David, *Marcher. Éloge des chemins et de la lenteur*, Paris, Métaillé, 2012.

Le Breton, David, 2008, « La passion des marques commerciales » in David Le Breton (éd.), Cultures adolescentes. Entre turbulence et construction de soi, *Autrement*, « Mutations », 247, 2008, p. 62-74.

Le Breton David, *Sociologie du corps*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992.

Le Breton, David, « Passions du vertige », *Revue des sciences sociales*, n° 45, 2011, p. 22-27.

Le Breton, David, *Conduites à risque*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002.

Le Breton, David, *Passion du risque*, Paris, Métaillé, 1991.

Lévy Joseph, *Entretiens avec David Le Breton - Déclinaisons du corps*, Montréal, Liber, 2005.

[3]Enquête Flash du Ministère des sports révèlent une croissance de la prise de licences entre 2019 et décembre 2021 dans plusieurs sports nautiques.

Published in : LOMO MYAZHIOM, Aggée Célestin (dir.), *Corps, identités et Sociétés. Volume 1. Autour de David Le Breton*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004697, doi : 10.17184/eac.9782813004697